

Ariane Payen

SITATUNGA

Tome II

L'âme en feu

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'auteur, de reproduire partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelques formes et de quelque manière que ce soit. Le code de propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective ; il permet également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration.

Dépôt légal : Novembre 2021
Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles,
D/2018/14.595/1

ISBN Œuvre en totalité 978-2-9602509-3-0
ISBN Tome II : 978-2-9602509-2-3

© Livre : A18 12 1120 00
Illustré par Cassandre De Donder

Éditions du Lion Z'Ailé de Waterloo

Imprimé et relié à Saint-Brieuc (France) par Typo Libris

Ce livre est une fiction. Les propos prêtés aux personnes, ces personnages eux-mêmes et les lieux décrits sont en partie réels, en partie imaginaires. Ni eux-mêmes, ni les faits évoqués ne sauraient donc être exactement ramenés à des personnes ou à des événements existants ou ayant existé, aux lieux cités, ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits, ces personnages et ces lieux.

Chapitre 20

Augustin était tombé dans la chicorée quand il était petit. Sa famille venait de Belgique, des « Hauts-Pays ». Là-bas, il y avait tout le temps des nuages et le ciel était gris. Ils avaient souvent froid et ils se réchauffaient en buvant des tasses d'eau chaude dans lesquelles ils mettaient de la chicorée. À Angre, où il était né en 1861, étaient installées plusieurs fabriques où l'on torréfiait des cossettes issues des racines de cette plante. Son père et la plupart de ses frères y travaillaient comme « brûleurs ». Je trouvais qu'il y avait des points communs avec la forge. Il s'est arrêté de parler, a pris une mèche de

cheveux qu'il avait très clairs, plus clairs que ceux de Gali, et l'a tournée trois fois entre ses doigts avant de confirmer qu'il n'y avait jamais pensé, mais qu'il retenait l'idée.

Il était le neuvième enfant de la famille Paganel, le petit dernier. Il était arrivé longtemps après les autres. Sa mère n'avait pas eu, comme la nôtre, le corps qui s'était cassé de l'intérieur après les premiers. Elle n'en avait eu qu'un seul à la fois, ceci expliquait peut-être cela. Ses parents étaient pauvres, mais ses grands-parents étaient riches et eux, ils buvaient du café. Il n'avait jamais su pourquoi ils ne se parlaient pas. Son père était leur fils unique. J'ai eu de la peine pour la grand-mère Paganel, car elle n'avait jamais pu voir ses petits-enfants. Quand je l'ai dit à Augustin, il a souri et m'a confié un secret. Un secret que je ne devais répéter à personne. À qui voulait-il que je parle ? Aux okapis ? Aux bonobos ? Son expédition allait-elle emmener ces animaux et y avait-il un risque qu'ils parlent à d'autres bêtes une fois à destination ? Il a éclaté de rire et j'ai senti du miel se déverser partout à l'intérieur.

Il y avait dans son village, un peu en retrait, une très grande maison blanche où vivaient les grands-parents Paganel.

Toute la famille savait qui ils étaient, où ils habitaient, mais personne n'y allait jamais. Pire, personne n'en parlait jamais. C'était comme s'ils n'avaient pas la même origine. Pas de légendes, pas d'histoires. Augustin n'était pas téméraire, pourtant, un jour, il avait été regarder par les fenêtres de la grande maison et il avait vu des cartes partout sur les murs. De grands dessins avec des plans un peu comme sur les parois de la grotte. Il y avait aussi une immense table avec plein d'instruments pour tracer et mesurer. Mû d'une audace qui le surprenait encore autant d'années plus tard, il avait frappé à la porte et une dame avec un petit tablier était venue lui ouvrir. Il avait demandé à rencontrer l'explorateur qui vivait là. La dame était en train de le chasser quand un grand monsieur bien habillé était sorti dans le couloir.

— À qui ai-je l'honneur, jeune-homme ?

— Augustin, monsieur.

— Augustin ? Comme c'est étrange.

— Augustin est mon prénom, mon nom, c'est Paganel.

— Tu te moques de moi ?

— Je voudrais savoir comment on devient explorateur.

— Explorateur ?

— Toutes ces cartes dans votre bureau...

Le vieil Augustin Paganel avait été ému de découvrir qu'il avait un homonyme de huit ans. Voilà comment le petit-fils était entré dans la maison blanche pour la première fois. Son grand-père n'était pas explorateur, il travaillait pour les chemins de fer. Il effectuait des tracés. Pour Augustin, c'était tout aussi fascinant. À Angre comme à Bena Tshibwabwa, les grands voyages étaient rares. La plupart des habitants naissaient, vivaient et mouraient au même endroit. Pour ses dix ans, son grand-père l'avait emmené à Bruxelles. Ils étaient montés dans une grosse machine qui crachait de la fumée. Quand ils étaient rentrés, sa grand-mère avait préparé un goûter et avait invité son père et sa mère. Ses frères et ses sœurs étaient tous beaucoup plus grands et la plupart ne vivaient déjà plus avec eux. Le grand-père avait été très contrarié en les trouvant dans sa maison, mais quand il avait vu Augustin sauter dans les bras de sa grand-mère en lui disant « c'est le plus beau jour de ma vie », il s'était assis à la table et avait applaudi quand il avait soufflé ses bougies. Ils étaient vite rentrés et ce goûter avait été l'unique réunion de famille. Il y avait eu malgré tout quelque chose de

suffisamment réconcilié pour que ses parents acceptent que ses études soient prises en charge par son grand-père. Il était le seul qui ait pu avoir accès à l'université. Augustin avait choisi l'histoire et la géographie.

C'était dans ce cadre-là qu'il avait entendu parler de l'expédition du roi. Il y avait en Belgique un homme appelé Léopold II qui portait une grande barbe et avait décidé de venir voir ce qu'il y avait d'intéressant chez nous. En vérité, il n'était pas venu lui-même, il avait envoyé des explorateurs et des assistants, rien que des hommes, jeunes et en bonne santé. Il pensait que les voyages étaient bons pour eux, que cela leur ouvrirait l'esprit et que voir le soleil leur donnerait le moral. Augustin avait pris le train à Quiévrain pour Bruxelles et s'était rendu au château de Laeken. Là, il avait été subjugué par la carte du monde, mais surtout par la grande zone non cartographiée en plein milieu de l'Afrique. Les Européens aimaient dessiner les forêts, les montagnes et les rivières et là où nos ancêtres habitaient pourtant depuis des siècles, il n'y avait sur la mappemonde du roi belge qu'une grande tache blanche. J'ai trouvé ironique que notre peuple luba, noir de peau, ait été pour les hommes blancs

d'Europe et d'ailleurs un mystère incarné par une grande zone claire durant toutes ces années.

Augustin avait été fasciné par les grandes lignes droites qui divisaient la carte. Il y en avait une horizontale qui s'appelait l'équateur et qui coupait le monde en deux parties. Pour me montrer, il avait pris une orange et il avait marqué la pelure au couteau en son centre afin de la partager en deux parties égales. Il m'avait ensuite expliqué qu'il y avait une autre ligne, verticale, qu'il appelait le méridien central et il avait découpé le fruit dans le sens des quartiers. Il avait déposé les deux morceaux sur le sol, côte à côte. Si l'on prenait une mappemonde présentée sur deux pages — il avait prolongé la ligne horizontale de part et d'autre dans la terre séchée — les deux lignes se séparaient au niveau du Congo — le nom de notre pays. Il avait alors tracé sur le sol une ligne verticale entre les deux moitiés d'orange et avait sorti une boussole. Il était si content de me donner mon premier cours de géographie qu'il ne se rendait pas compte à quel point tout ce qu'il me racontait était abstrait. Il a parlé du nord, du sud, de l'ouest, de l'est. Il a encore tracé deux grandes lignes droites qu'il a appelées les diagonales et les a fait se croiser à nouveau au centre. Il a vu mon pays comme le centre du

monde, grand terrain de jeu à explorer de fond en comble ; j'ai vu une orange gâchée, éparpillée en morceaux immangeables.

Au Palais royal de Bruxelles, bien plus grand que la grande maison blanche de son village, étaient réunis une multitude de jeunes hommes qui rêvaient de venir en bateau — de grandes pirogues sans pagaies — pour dessiner les rivières, les lacs et les forêts de chez nous. Je me suis dit que je devrais le conduire aux lacs Ndinga et Lomba, que le rouge et le blanc seraient jolis sur sa carte. L'idée était de choisir quelques douzaines d'assistants pour Henry Morton Stanley. Le monsieur Stanley en question était le plus grand des explorateurs, apparemment plus célèbre dans le pays d'Augustin que Nzeba dans le mien. Il allait partir en mission et il avait besoin de monde pour porter ses bagages. Il ne venait pas de la Belgique, mais de l'Angleterre et il ne parlait pas la même langue qu'Augustin. Les palabres de la réunion touchaient à leur fin. Quelqu'un avait demandé « *Do you speak English ?* » et Fernand s'était avancé. Il avait répondu « *Yes, Sir* ». Augustin n'avait jamais vu Fernand. Il l'avait regardé et ce dernier lui avait fait un signe de la tête pour l'encourager à faire comme lui. Augustin était d'un naturel timide et

discret. La carte découpée par de grandes lignes noires l'avait galvanisé. Il avait pensé au seul acte héroïque de sa vie et s'était revu à huit ans, frappant à la porte de la grande maison blanche. En un instant, il avait mesuré tout ce que le simple fait d'avoir voulu assouvir sa curiosité avait changé dans sa vie. Le moment était venu de récidiver. Il avait crié « Yes », car c'était le seul son qu'il avait été en mesure de répéter. Il avait redressé le torse pour se donner une contenance.

Fernand et Augustin s'étaient retrouvés à la gare, sur le quai. Fernand rentrait à Mons, Augustin à Quiévrain. Ils attendaient le même train. Grâce à un petit mot anglais, ils avaient été choisis pour le grand voyage et étaient devenus amis. Ils s'étaient donné rendez-vous dans le dernier wagon quelques jours plus tard, direction Anvers, pour prendre un bateau qui les conduirait à Liverpool, en Angleterre, d'où partaient toutes les expéditions vers l'Afrique. Augustin avait repris le train à Quiévrain et avait été surpris, à Mons, de voir à travers la vitre, sur l'épaule gauche de son ami, un grand corbeau noir d'au moins cinquante centimètres.

— Coco, je te présente Augustin, historien et géographe. Augustin, je te présente Coco, l'oiseau montois le plus intelligent qui soit.

— Heu... Enchanté !

Il avait voulu lui tendre la main et s'était ravisé. Le corbeau avait poussé un croassement qui avait fait sursauter Augustin et éclater de rire Fernand.

— Le plus intelligent ? Impressionnant.

— Mon père est colombophile.

— Quel est le rapport ?

— Il répétait à qui voulait l'entendre que ses pigeons étaient les oiseaux les plus intelligents au monde.

— Il paraît qu'ils retrouvent leur chemin à des centaines de kilomètres.

— Pour mes quinze ans, il m'a offert un pigeon et pour tout te dire, je l'ai trouvé très bête.

— Ton père ?

— Non, le pigeon. Il émettait tout le temps le même genre de sons, il ne mangeait que ce que tu lui mettais dans sa mangeoire, bref il était d'un ennui à périr.

— Tu l'as inscrit à des concours ?

— Non, mais je l'ai effectivement mis en compétition...

— Quelle différence ?

— ... avec Coco.

Fernand avait raconté comment il avait apprivoisé le grand corbeau qui mangeait les cerises de leur verger, puis comment il avait comparé les facultés intellectuelles des deux volatiles. Si Augustin était féru de cartes géographiques, Fernand était un maniaque de la construction. Il avait lui aussi été à l'université et était ingénieur des ponts et chaussées. À quinze ans, il avait fabriqué un arsenal complexe où les oiseaux devaient pratiquer sept actions pour avoir accès à leur nourriture. Pour que cela soit équitable, il en avait créé deux exemplaires, à une échelle en rapport avec les tailles des volatiles. Le corbeau avait mis quelques minutes pour atteindre son objectif, le pigeon serait mort de faim si Fernand n'avait pas fini par le nourrir lui-même.

— Et ton père ?

— Il a été vexé, mais il a continué à vanter les talents de ses pigeons. Ils étaient les grands vainqueurs de la guerre, ils étaient même élevés par des militaires.

— Et il avait raison.

— Mais la guerre de l'intelligence, c'est Coco qui l'a gagnée.

— Et toi, le fils rebelle, tu as gagné le conflit des générations.

— Tu as tout compris. Et pour que personne ne l'oublie jamais, j'ai adopté Coco comme animal de compagnie.

Fernand était drôle et loquace pour ce qu'Augustin était secret et timide. L'un avait les cheveux noirs et la moustache drue comme les poils autour du cou de son oiseau, l'autre avait le teint clair et les poils de sa barbe étaient encore du duvet à certains endroits. Le premier avait passé son enfance à courir les rues, puis les filles, le second à la table de la cuisine de sa mère, plongé dans des livres, oubliant tout ce qui l'entourait. L'un était la sociabilité incarnée alors que l'autre rêvait d'une île déserte où se réfugier. Fernand était un prénom d'origine germanique qui signifiait « Paix » et « Hardi ». Augustin venait du latin et voulait dire « consacré par les augures ». Même si tout portait à penser que Fernand était à l'image de son corbeau et Augustin à celle de la colombe, ces deux tempéraments étaient faits pour s'entendre. Ils avaient été unis par un « *Yes* » audacieux et leur amitié serait forte et fidèle jusqu'à la mort.